

Denis Côté

« Malgré notre petite population, il y a une vraie industrie qui roule. Mais qu'on ne vienne pas me dire que ça sort des frontières du Québec... »

Sami Gnaba

Numéro 269, novembre–décembre 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/63546ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Gnaba, S. (2010). Denis Côté : « Malgré notre petite population, il y a une vraie industrie qui roule. Mais qu'on ne vienne pas me dire que ça sort des frontières du Québec... ». *Séquences*, (269), 41–43.

Denis Côté

« Malgré notre petite population, il y a une vraie industrie qui roule. Mais qu'on ne vienne pas me dire que ça sort des frontières du Québec... »

*Des États nordiques jusqu'au récent et touchant **Curling**, Denis Côté n'aura cessé de poursuivre une voie qui lui est propre. Obstinément. Dans le décor souvent sage du cinéma québécois, Côté fait figure d'enfant terrible, d'inclassable dont les films, par leur ambition esthétique, par leur degré d'exigence, et par leur âpreté surtout, préservent un mystère indélébile, autorisant chez leur spectateur une expérience hors du commun ! Au cours de ce long entretien, auquel il s'est prêté généreusement, l'ex-critique n'évite aucun sujet et nous parle aussi bien de son cinéma que de celui de Pedro Costa, de Bruno Dumont, du cas Xavier Dolan ou encore de la fragilité de notre industrie cinématographique. Rencontre.*

PROPOS RECUEILLIS PAR SAMI GNABA

C'est connu, les critiques (Carax, Honoré, Wenders, les gars de la Nouvelle Vague...), une fois devenus cinéastes, pêchent par un certain excès de cinéphilie dans leurs films. Vous, quand on observe vos films, il en émane quelque chose comme une forme d'« anticinéphilie ».

Tu veux dire qu'on ne la sent pas dans mes films ?

Non, on la sent mais indirectement. Vous ne la mettez jamais au premier plan, comme certains de ces cinéastes faisaient.

Je pense que quand tu quittes le métier de critique, tu n'as pas le choix de la quitter à regret. Je pense que c'est ce qui leur est arrivé. Tu as ce besoin d'étaler tes anciennes références, comme pour rappeler au monde tes connaissances. On dirait qu'il faut que t'étales ton égo de cinéophile dans tes films. Je te dirais pas qu'elles sont conscientes, mais je régurgite plein d'affaires de

mon passé — et de mon présent — de cinéophile dans mes films. Étaler des références cinéphiles dans un film m'apparaît être un exercice un peu vain. Je ne vois pas ce qu'il y a d'important dans le fait de refaire des scènes qui ont déjà existé dans d'autres films, en sorte de clins d'œil. Mais je pense quand même qu'on peut voir dans mes films des effets de signature qui démontrent bien ma cinéphilie.

Tout à fait. Même cinéaste, vous semblez être toujours actif et curieux comme spectateur.

Oui. Tu sais, la cinéphilie est une job à part entière. Je commence à comprendre que faire des films, c'est un peu le monde à côté. Avant, je pouvais voir 300-350 films par année. Je te dirais que maintenant je suis à 100-150 films... Même s'il y en a une couple parmi nous qui sont encore curieux, il y en a beaucoup d'autres



Denis Côté (à droite) et Emmanuel Bilodeau en tournage

(cinéastes) qui ne vont pas voir de films. Je ne comprends pas ça. Et quand t'essaies d'explorer la question avec eux, ils te répondent n'importe quoi, genre « je ne veux pas me laisser influencer ». Des trucs de merde. On dirait que c'est une façon pour eux de se dédouaner. Voir les films des autres, ça peut juste te nourrir. C'est important. En même temps, pour défendre leur point de vue, je te dirais que je ne peux pas voir un film avant de tourner. Tous les cinéastes vont te dire ça. Tu deviens fou.

Avant de tourner?

Oui. Avant le tournage et durant le montage. Tu ne peux pas regarder des films et t'abandonner. C'est impossible. Tu regardes le maquillage, le découpage, les cadrages comme un maniaque!



Denis Côté et Murielle Dutil

Pourquoi le titre, *Curling*?

Parce que c'est le seul élément dans tout le film qui met une étincelle dans les yeux du personnage et qui pourrait lui donner le goût de se rapprocher des gens.

À notre dernière rencontre, vous m'avez dit souhaiter tirer votre cinéma vers quelque chose de plus simple et limpide. Je trouve que *Curling* répond bien à ce désir de simplicité, de limpidité... Où le placez-vous par rapport à vos autres films?

Il y a un mot qui se promène et que je redoute: accessible. Ce serait mon film le plus accessible! C'est peut-être vrai. Mais regarde, j'ai écrit *Curling* en 2006 et on ne l'a pas tourné avant 2010. Il a donc grandi en moi. Un film comme *Carcasses*, ça se tourne en dix jours et on voit après ce que ça donne. *Nos vies privées*, c'était assez pareil. **Elle veut le chaos**, lui, a muri peut-être pendant un an et demi dans ma tête. C'était né d'une autre sorte d'impulsion. Avec *Curling*, j'ai découvert comment c'était bon de vivre avec son film pendant un temps. Ça fait cliché de dire ça, mais tu apprends à vivre avec tes personnages. Les gens me disent que mes cinq films sont très différents, mais je ne suis pas d'accord. *Curling*, selon moi, ressemble, dans sa structure, beaucoup à *Nos vies privées* et *Les États nordiques*. On est encore à suivre deux personnages qui vivent chacun de leur côté, pris dans leurs secrets, comme dans *Nos vies privées*. J'ai encore les mêmes préoccupations, mais c'est un film moins formaliste. Nos cadres sont solides, rigoureux. Je joue encore à l'auteur qui tire les ficelles, je cache des éléments, je donne des informations au compte-gouttes. J'espère toujours trouver un spectateur participatif, qui est actif devant le film. Si tu es passif, les réponses risquent de ne jamais venir.

C'est indéniable. Votre cinéma est sans cesse travaillé par des questions formelles.

Oui. C'est sûr. Si je devais m'autocritiquer un peu méchamment, je dirais que j'ai toujours fait des films du style « regardez-moi faire du cinéma ».

Mais vous assumez une pareille approche?

Ouais, parce que c'est assez rare qu'on dise ça. On a envie quelquefois de voir quelqu'un qui fait du cinéma, dans notre cinéma québécois. Et il n'y en a pas souvent. **Les États nordiques**, par exemple, était le résultat d'une frustration que j'avais, quand j'étais critique, par rapport au cinéma québécois qui se faisait à cette époque-là... On était cinq, on allait au bout de la route et on improvisait un truc. Et ça a marché. Je suis revenu avec un film et des prix! C'est tout pour de gonfler l'ego, ça... Les thèmes et la narration étaient mis de côté, comme pour relever de la poudre aux yeux des gens. Comme pour relever des défis! **Carcasses**, c'est une autre sorte de défi. J'aime beaucoup, beaucoup ce film-là. Une sorte de poème baveux. **Curling**, je le trouve plus mature, plus chaleureux. Plus humain. On joue moins avec le cinéma qu'avec de la matière humaine. C'est d'ailleurs l'enjeu du film; prendre le père et sa fille puis les rapprocher du monde des vivants. Le dernier plan du film est très révélateur. Ils peuvent enfin avoir un semblant de vie normale, quelle que soit notre définition de la normalité. Je le trouve beaucoup plus lumineux que ce qu'on va en dire. J'ai un peu l'impression que **Curling** pourrait être mon film le plus sage. Je pourrais facilement tomber vers des objets un peu plus expérimentaux, des ovnis cinématographiques.

Par sa façon assez intraitable de sacrifier le sens, de contrecarrer les conventions du récit dit traditionnel, votre cinéma acquiert une puissance poétique et d'évocation qui est plus à chercher chez un Pedro Costa ou un Bruno Dumont que dans le cinéma québécois. Avez-vous ce sentiment de faire bande à part?

Au Québec, tu le sais, c'est la dictature du sujet qui prime. C'est le sujet avant tout, puis s'il y a du cinéma là-dedans, ce sera accidentel. En ce qui me concerne, c'est d'abord le cinéma, quitte à perdre des grands pans du sujet, quitte à abandonner ce qui ferait la richesse du sujet. Tu sais, quand Pedro Costa filme **Vanda** ou **En avant jeunesse**, on n'est pas certain de ce que ça raconte. Mais ce n'est pas du cinéma de CLSC. Je dois t'avouer

que **Vanda** a eu une influence majeure sur **Carcasses**. Le cinéma de Costa me parle beaucoup, par son économie et par son aptitude à arriver au cœur des choses. Quant à Dumont, depuis qu'il est venu à Montréal, ses films me sont apparus encore plus violents; dès qu'il s'est mis à parler, à expliquer son cinéma. C'est quelqu'un qui a une violence en lui pas possible. Dès qu'il ouvre la bouche, c'est de la mitraille, ce gars-là. À l'entendre parler, je ne sais même pas s'il y a de l'empathie chez lui. Costa, c'est autre chose, pour l'avoir côtoyé un peu. C'est un personnage sombre, mais moins que Dumont, obsédé aussi par les questions de forme, qui refuse de parler de son cinéma... Mais pour revenir à ta question, je te dirais que ce qui m'attriste au Québec, c'est que ce n'est pas une terre très cinéphile. Je veux un milieu que je ne trouve pas au Québec. Pour la vivacité de notre cinéma, il n'y a pas de pendant cinéphile fort. Des films de cinéphiles, réussis ou ratés, il n'y en a presque jamais.

Parlant de ça, pensez-vous que c'est dû à une certaine absence de «pères cinéma». On dirait qu'après la grande effervescence des années 60-70, celle des Groulx, des Brault, des Perrault, des Jutra, il y a eu peu de personnes pour entretenir le flambeau, pour poursuivre le dialogue en quelque sorte. Arcand, Forcier, Lauzon?! C'est peu en 30, 40 ans.

Ces cinéastes venus des années 60, dont on est tous admiratifs, se sont perpétués dans un tout petit filon cinéphile. On les enseigne à l'école, puis c'est abandonné ensuite. Et à l'époque, il ne faut pas oublier que leurs films trouvaient un mince public! Donc, non, ça n'a pas pu se perpétuer... Je dirais que pour plusieurs le cinéma québécois est mort en 82. Après **Les Bons Débarras** et **La Bête lumineuse**, deux films qui concluaient une sorte de cycle cinéphile qui nous plaçait sur la «planète cinéma». On est tombés ensuite dans un climat de morosité absolue, en produisant quelques petits films d'appartement qui ont très mal vieilli. Plusieurs rattachent ça à un marasme politique post-référendum. C'est très possible. Beaucoup d'artistes vivaient une phase de désillusions terribles... Après ça, il reste deux films d'Arcand et deux autres de Lauzon. Là on arrive à 90-91, après c'est le néant total. Et que je ne saurais vraiment t'expliquer. Par la suite, on renoue avec une sorte de vivacité un peu étrange, quand Roger Frappier fait **Cosmos** ou que Binamé s'essaie avec une œuvre comme **Eldorado**. Il y avait là quelque chose qui se brassait. Est-ce que ça a tenu ses promesses? Oui et non. Puis finalement, on arrive aux années 2000 qui commencent pour moi avec **Séraphin**, une hollywoodisation du cinéma québécois en prenant les moyens nécessaires pour ériger un star-system et intéresser les gens au cinéma québécois. Et ça a fonctionné... Malgré notre petite population, il y a une vraie industrie qui roule. Mais qu'on ne vienne pas me dire que ça sort des frontières du Québec. Il n'y en a pas.

C'est peut-être pour ça que le cas de Xavier Dolan m'apparaît important, même si je ne suis pas particulièrement friand de son premier film. Il est jeune, mais il connaît son cinéma. Et il est apte à le faire voyager, en restant authentique.

Je crois qu'on a la même opinion sur Dolan. Au début, j'étais en réaction totale face à ce gars-là. Il venait tous nous déranger. Il est extrêmement prétentieux comme personnage. Et d'un autre côté, on a cruellement besoin d'un pareil personnage dans le cinéma québécois. Je pense aussi qu'au début, à Cannes, je n'avais pas trop le droit de donner mon opinion non plus. J'aurais eu l'air facilement jaloux. J'avais trouvé son film (**J'ai tué ma mère**) agressant, hystérique et trop chargé de références. Mais depuis, j'ai grandi avec l'idée que Xavier Dolan existe. J'ai fait en quelque sorte la paix avec ce gars-là. Et je me suis souvenu de qui j'étais à vingt ans, des films que je voyais à la cinémathèque. Je n'étais pas foutu de fabriquer autre chose qu'un court-métrage en super VHS. Et lui, à 20 ans, il porte tout un film sur ses épaules. Bravo! Et les 600 000\$ qu'il est allé trouver chez trois hommes d'affaires pour financer son deuxième film, je dois saluer ça aussi. Il ne s'est pas assis confortablement en se disant que la SODEC et Téléfilm Canada allaient le subventionner. Il n'y a pas cette mentalité-là au Québec. Je n'ai pas le choix de saluer ce gars-là. Il va faire une tonne de films, va grandir et construire une œuvre propre à lui. Il se dirige probablement vers un cinéma à grand public, un peu à l'instar d'un François Ozon ou d'un Honoré. Je pense qu'il va devenir un auteur dont le Québec a besoin. Ceci dit, je sens qu'il y a un trop grand fossé entre moi et lui pour m'intéresser à son cinéma. Ça m'écoeure un peu de le dire parce que j'aime pas le personnage, mais je l'avoue, l'impact qu'il a eu sur le cinéma québécois est très important.



Denis Côté et Sophie Desmarais

Est-ce que vous pensez que votre réputation de cinéaste inclassable peut jouer contre vous à long terme?

Je vais te sortir une sorte de théorie de situation schizophrène. Le lundi, on est bien content d'être *underground*, puis le jour suivant on veut que tout le monde nous aime. Ça sera toujours comme ça. Tu peux m'appeler l'intransigeant, le franc-tireur ou l'inclassable, ça va me faire super plaisir, mais à long terme ça va jouer contre moi. C'est certain. Je ne porte pas en moi un désir de m'assagir, mais je ne veux pas non plus foncer dans le mur à force de me promener avec ma pancarte de gars *underground*.